

Tangence



Liminaire

Louis Hébert

Numéro 64, automne 2000

Esthétiques du métissage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008187ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008187ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses de l'Université du Québec

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Hébert, L. (2000). Liminaire. *Tangence*, (64), 5–7.

<https://doi.org/10.7202/008187ar>

Liminaire

Louis Hébert, Université du Québec à Rimouski

Posons que l'entrée en postmodernité — ou du moins dans la liquidation réelle, fantasmée ou feinte de la modernité — serait caractérisée par l'intégration d'une surdose de relativisme d'au moins deux manières. Le déclin des grands récits institués (Lyotard), de l'anthropologie, de la science politique, de la sémiotique, qui avaient porté autant d'utopies de la modernité, en constituerait une manifestation, tout comme l'émergence de « petits » récits prétendant au local et au particulier. L'époque serait à la complémentarité plutôt qu'à l'exclusion réciproque des systèmes descriptifs, interprétatifs ou explicatifs. En outre, les systèmes éclectiques, voire syncrétiques, sont maintenant tolérés, si ce n'est valorisés. Corrélativement, la nature complexe et protéiforme inhérente aux objets à analyser est posée comme un axiome, tandis qu'est reconnue une exacerbation de cette impureté (Scarpetta) dans les objets contemporains. Impureté dénoncée par un Sokal, par exemple. Oscillation transhistorique qu'avait postulée en son temps l'historien d'art Wölfflin : le balancier est du côté des théories et objets baroques après s'être porté du côté du classicisme. La terminologie en vogue reflète cette valorisation de la reconnaissance du partiel. Il n'est qu'à voir la productivité de préfixes comme *inter-*, *pluri-*, *poly-*, *multi-* et le plus porteur actuellement, faut-il croire, *trans-*: *intermédialité*, *interdiscursivité*, *inter-*, *pluri-* et *multidisciplinarité*, *polysémiotique*, *multimédia*, *transculturel*, etc. D'une certaine façon, ils remplaceraient dans la faveur les modernes *anti-*, *méta-*, *para-*, *auto-* et autres *archi-*. Bref, le temps est au métissage, mieux : aux métissages, le pluriel surdéterminant la multiplicité constitutive du terme.

Une revue qui se situe à la « tangence de la littérature et des autres savoirs » ne peut qu'être sensible à la question du métissage. Elle abordera cette problématique dans ses relations à l'esthétique et — une fois n'est pas coutume — sous un angle sémiotique, savoir pertinent en l'occurrence. En effet, la sémiotique apparaît aujourd'hui comme un des lieux privilégiés pour les expériences de métissages théoriques, la réflexion sur les objets « impurs » et l'analyse de ces objets. La diversité typologique des

objets de son champ d'étude, qui intègre langue, littérature, histoire de l'art, etc., l'a obligée, en quelque sorte dès sa fondation, à une réflexion sur l'inter- et la métadisciplinarité (sans parler de l'inévitable intradisciplinarité).

Le métissage n'est-il pas un cas particulier d'articulation entre l'identité et l'altérité?

La perspective esthétique-sémiotique commune constituera, avec la thématique abordée, la part identitaire, homogénéisante de ce numéro de *Tangence*, tandis que les sujets précisément touchés en constitueront la part d'altérité.

L'esthétique métissante n'est-elle pas celle du partiel?

Nous ne prétendons pas ici à l'exhaustivité, mais à une collection de « petits récits¹ ».

Claude Zilberberg traite du métissage en lui prêtant une signification étendue et en l'inscrivant dans l'hypothèse du « schématisme tensif » (Fontanille-Zilberberg). Se fondant sur les opérations de tri et de mélange, il propose notamment de distinguer entre séparation, contiguïté, brassage et fusion.

Louis Hébert s'intéresse à un objet transhistorique, transdiscursif, voire transculturel, bref métissable, métissé et métissant : le *topos*. Dans le cadre d'une sémantique interprétative, il propose une définition et une caractérisation du *topos*; un formalisme pour le représenter (les graphes sémantiques); enfin, une étude du *topos* du « poète méprisé » qui, généralisé, recouvre des occurrences non seulement littéraires, mais aussi religieuses, philosophiques, etc.

Claude Le Bœuf situe son article à la tangence de la sémiotique, du marketing et de la science de la communication. Son hypothèse principale veut que les produits, habituellement appréhendés par les spécialistes de marketing comme formes et contenus à la fois, soient en passe de se transformer en interprétants, au sens peircien du terme.

Quant à Lucie Roy, elle touche une sémiotique métissante, celle du cinéma, plus exactement du documentaire. Le terme

1. Versions remaniées des communications présentées dans le cadre du sixième colloque annuel de la Société de sémiotique du Québec, tenu à Montréal en mai 2000 et intitulé *Théories et objets métissés*.

«transductivité», qui sert à nommer la relation entre l'image mentale et l'image-objet, permet à l'auteure de considérer le documentaire dans son écriture et d'interroger les prétendus effets de réalisme.

Enfin, Jacques Fontanille et Jean Fiset, participant de deux courants théoriques différents, respectivement les sémiotiques post-greimassienne et peircéenne, empruntent une forme métissée trop rarement lue, celle de l'article dialogué, pour se retrouver sur le terrain commun de la polysensorialité. La réflexion de Fiset repose sur l'hypothèse que la vue génère une représentation du monde très différente de celle construite sur la base de l'ouïe. Pour sa part, Fontanille considère que la sensation ne débouche sur la signification que par la polysensorialité et que ce sont les synesthésies des figures du monde sensible qui sous-tendent la syntaxe figurative.